

Magazine litt Juin 79

le roc monothéisme

un entretien avec bernard-henry lévy



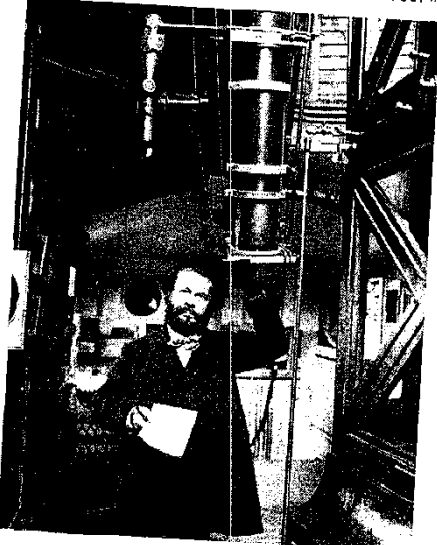
Bernard-Henry Lévy
ci-dessous Moïse et le
Buisson ardent
(Ph. Viollet).



Avec son Testament de Dieu, qui fait grand bruit, Bernard-Henry Lévy retrouve la seule manière qui puisse empêcher l'homme de devenir « gîbier de camp ou gardien de camp » : le retour au monothéisme, et plus particulièrement au monothéisme mosaïque, seule possibilité possible pour nous de résister.

Et puis après, quoi encore ? Les scientifiques commencent à inventer des réponses. Mais qu'importe. Nous sommes déjà en plein imaginaire, en plein fantastique. Dans un *arrière-monde*, au sens nietzschéen du mot. Ajoutez à cela que $e = mc^2$; et que les grains de matière les plus fins peuvent être conçus comme des sortes de petits nuages d'énergie (ou quelque chose comme ça...). Et il ne reste plus qu'à constater que nous, les profanes, nous sommes à l'extérieur d'un univers quasiment magique. Nous ne pouvons le connaître que grâce aux travaux (et aux discours) des spécialistes. En passant, relevons que leurs équations, généralement incompréhensibles pour le vulgaire, accentuent le caractère transcendant et cabalistique de leurs savoirs.

En vertu même de l'admiration communément portée aux sciences, il est admis que c'est la science qui connaît la *réalité*. Mais alors ? Si l'arrière-monde des protons et des électrons est le monde réel, que devient notre monde à nous ? Il y a un monde réel, que nous ne connaissons pas. Et un monde que nous connaissons, mais qui n'est pas réel. Car telle est la subtile alchimie montale que « la science » réussit parfois à déclencher dans l'esprit du profane : la table que je touche n'est pas la vraie table. — ce qui est « réel ».



Camille Flammarion : « Gardons pour devise, Vérité, Lumière, Espérance... Et continuons de vivre dans le divin monde de l'esprit... » (Ph. Viollet).

en fait, ce sont les molécules (invisibles) qui la composent. Et si nous levons les yeux vers le ciel, la situation n'est pas plus satisfaisante : nous ne voyons que la banale voûte des cieux. Alors que les savants, eux, sont en mesure de nous conter d'étonnantes histoires sur des corps célestes de plus en plus étranges — et sur ce qui s'est passé au « début » de l'histoire cosmique, il y a des milliards et des milliards d'années. Tous les vieux réflexes liés aux prestiges de « l'infini » se mettent alors à fonctionner. Nous sommes confondus... Et voilà comment « la science », innocemment, en arrive à imposer aux profanes un univers à la fois réel et irréel, fascinant et transcendant. On peut ou non parler de *sacré* ; mais ce n'est peut-être pas si important...

Parfois, cette possession d'un univers supérieur renforce chez le scientifique le sentiment de sa puissance. C'est sans doute l'occasion de rappeler que, aux origines de la science moderne, la magie et l'hermétisme ont joué un rôle non négligeable (15). On n'en parle guère ; et c'est bien dommage. Car la science, selon le mot fameux de Bacon, va de pair avec le pouvoir ; et derrière cette alliance, on discerne les anciennes obsessions des mages, un vieux désir de trouver les *secrets de la domination*. Aujourd'hui encore, naturellement, on peut s'en rendre compte : l'homme de science, en mettant la main sur certains mécanismes fondamentaux, sent la passion du pouvoir se réveiller en lui.

C'est ainsi qu'un entomologiste américain nommé E.O. Wilson, professeur à Harvard, a récemment mis sur pied une théorie tout à fait impressionnante : elle explique (en principe) tous les comportements de tous les êtres vivants, de la fourmi à l'homme en passant par le castor, l'autruche, la gazelle, le pinson et le ouistiti. L'idée fondamentale de ce grand édifice scientifique, c'est que les gènes (supports de l'hérédité) se servent des individus vivants pour se propager le plus efficacement possible. Tel est le *secret*. Secret qui, autant qu'on puisse juger, a d'étonnantes vertus. Puisque Wilson, conscient d'avoir enfin trouvé l'explication radicale de l'évolution humaine, réclame explicitement le pouvoir. Sa science (à savoir la sociobiologie) est la seule science capable de guider l'évolution de l'humanité. Elle doit donc supplanter l'histoire, la sociologie, les sciences politiques ; et bien sûr le marxisme et les religions (16). C'est bien intéressant. En effet, chez les scientifiques que j'ai précédemment cités, l'ambition de dire le Vrai n'aboutissait pour ainsi dire qu'à des

manifestations abstraites, théoriques. Avec Wilson et ses projets de bureaucratie, une étape est franchie. Fini l'idéalisme naïf. Un scientifique, en se référant aux seules données de sa « science », affirme qu'il a un *droit* spécial à orienter concrètement l'évolution morale et sociale des hommes. Pas de doute : il y a du sacré dans ce totalitarisme théorique et pratique.

Comme quoi il fallait prendre au sérieux les discours ambitieux que nous avons passés en revue. A force de raconter qu'on posséderait la connaissance ultime du réel, on finit par vraiment croire qu'on la possède déjà ; et qu'on est habilité (sacré oblige) à l'imposer aux autres. Ne sous-estimons donc pas le sacré immanent à la science. Au début, il fait sourire. Mais, à la fin, ce pourrait bien être le cauchemar. Les physiciens nous ont déjà fait le coup (côté bombe atomique). Il ne faudrait pas trop s'étonner si, un jour, la sociobiocratie de Wilson ou de ses descendants nous réserverait des surprises.

Un regret me vient : il est fort possible que j'aie pris ce sujet à rebrousse-poil. Je suis parti du sacré ; et me suis demandé comment « la science » se comportait par rapport à lui, comment elle l'utilisait à son profit. Mais c'est de la science, plutôt, qu'il faudrait partir ; et même de la société où se déploie cette science. Surtout quand il s'agit d'une science qui, dès sa naissance, s'est voulue instrument de pouvoir. La science, on ne saurait trop le dire, ne va pas seule : elle marche en compagnie des experts et des technocrates de tout poil, elle échange en permanence des services avec les industries et les militaires. A partir de là, la question du sacré prend une autre tournure.

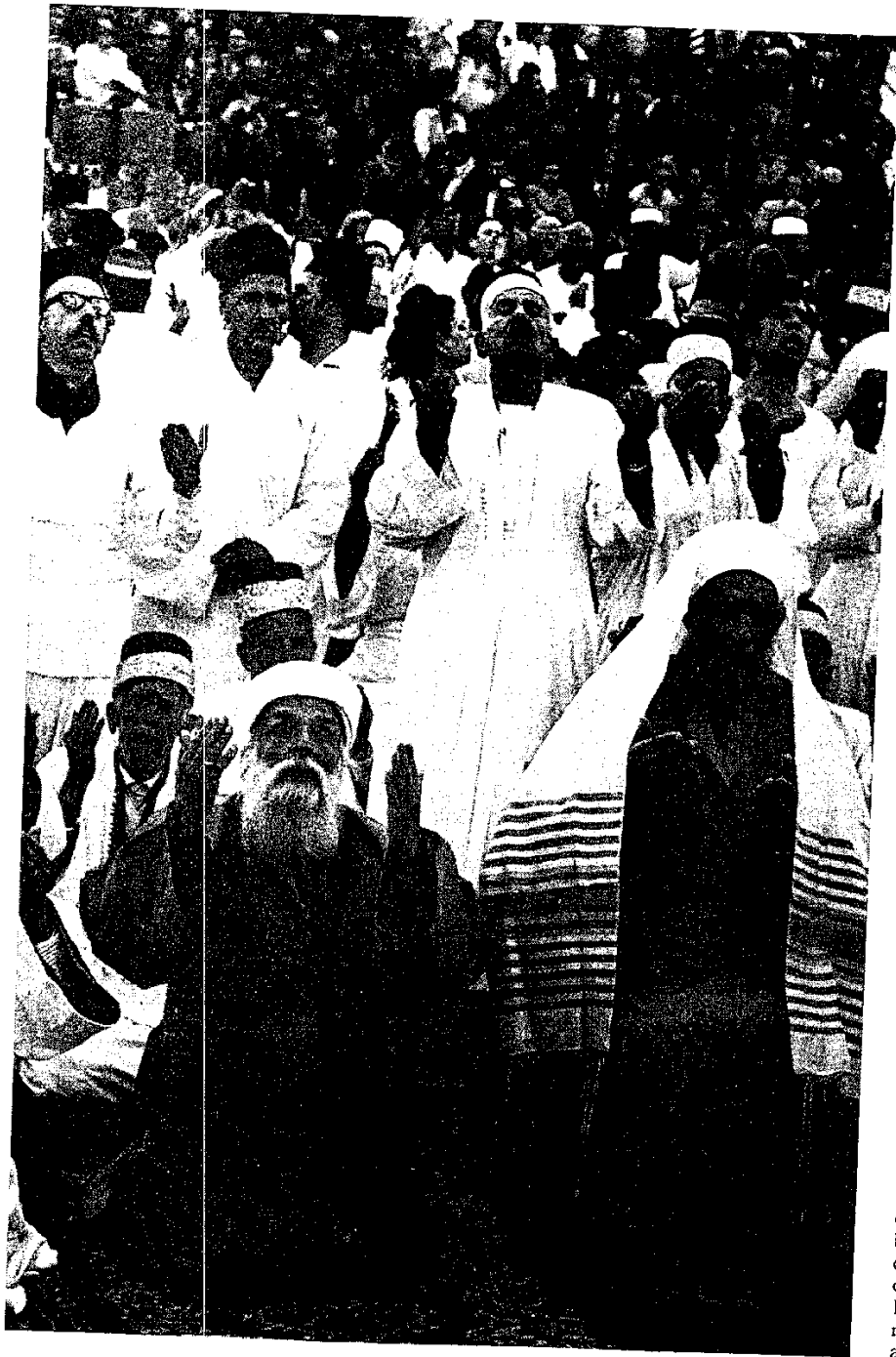
Il faudrait savoir, en particulier, quel rôle joue le *sacré de type scientifique* dans nos sociétés scientifiqotechnocratiques. On verrait, peut-être, qu'il a pour effet de légitimer le pouvoir des experts, de fournir un horizon d'Absolu à toute une série de hiérarchies et de pratiques sociales. Car, comme disait Comte, il y a le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Grâce aux fantasmagories ou aux fantasmes du sacré, la science se présente comme pouvoir spirituel. Très bien. Mais il se trouve que « la science » (la même science qui tire des traites sur le sacré) est aussi directement impliquée dans le temporel. Dans le temporel le plus utilitaire, le plus violent, le plus profane. Double jeu ? Ou quoi ? Une interrogation à ne pas oublier.

Pierre Thuillier

(1) P. Ory, « La Sorbonne, cathédrale de la science républicaine », *L'histoire*, n° 12, mai 1979, pp. 50-58.
 (2) R. Collin, *Message social du savant*, Albin Michel, 1941.
 (3) Voir par exemple E. Haeckel, *Le monisme. Profession de foi d'un naturaliste*, Schleicher frères, s. d. ; *Religion et évolution*, même éditeur, s. d. (Ces deux ouvrages datent en fait des premières années du XX^e siècle.)
 (4) L. Leprince-Ringuet, *Les rayons cosmiques*, Albin Michel, 1945.
 (5) Voir « Secret et compétition chez les chercheurs », *La Recherche*, n° 26, septembre 1972.
 (6) J.D. Watson, *La double hélice*, Robert Laffont, 1968.

(7) Cert angélisme est parfois considéré comme une sorte de mystification. Consulter A. Jaubert et J.-M. Lévy-Leblond, *Autocritique de la science*, Seuil, 1973 (et P. Thuillier, « La révolte des scientifiques », *La Recherche*, n° 32, mars 1973).
 (8) J. Monod, *Le hasard et la nécessité*, Seuil, 1970.
 (9) K. Lorenz, *Les huit péchés capitaux de notre civilisation*, Flammarion, 1973.
 (10) D'après ce « dogme », l'information ne peut remonter des protéines aux acides nucléiques (ADN et ARN).
 (11) K. von Frisch, *Les insectes, maîtres de la terre* ? Flammarion, 1976. A noter le caractère spectaculaire du titre, qui fait immanquablement penser à l'un des grands fantasmes de la science-fiction.

(12) J. Ruffié, *De la biologie à la culture*, Flammarion, 1976.
 (13) C. Flammarion, *Le monde avant la création de l'homme* (avec en sous-titre, pour faire bon poids : *Origines de la Terre, origines de la vie, origines de l'humanité*), Marpon et Flammarion, 1886.
 (14) C. Flammarion, *Astronomie populaire*, Marpon et Flammarion, 1880.
 (15) Voir par exemple F.A. Yates, *Giordano Bruno and the hermetic tradition*, Routledge and Kegan Paul, The University of Chicago Press, 1964.
 (16) E.O. Wilson, *On human nature*, Harvard University Press, 1978 (et P. Thuillier, « Les biologistes vont-ils prendre le pouvoir ? », *La Recherche*, n° 98, mars 1979).



Samaritains célébrant Pâques. (Ph. Esayas Baitel/Viva).

qui distingue, qui expatrie le prophète de son Seigneur. Du reste, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas : le monothéisme, ce n'est pas « tout bon » ; mais simplement, c'est dans les textes bibliques qu'on trouve la définition d'un Homme, d'une Loi, d'un rapport de l'homme à la loi qui fait que je peux être, que vous pouvez être, autre chose que gibier ou gardien de camp. Il y a un grand écrivain qui l'a admirablement dit ; c'est Albert Cohen quand il fait de l'homme biblique un pari sur

l'anti-nature, l'arrachement à la nature et à son cortège d'animalité. C'est quoi, le juif ? C'est un détournement de racine, de la terre vers le ciel, seule condition de la surréction d'un sujet. C'est une *optique*, divine et profane à la fois, qui est, dans le même mouvement, *éthique* réglée et spontanée. Peu importe à la limite que Dieu existe ou pas. Je confesse même ne l'avoir jamais rencontré. Simplement, je suis, dans tous les sens du terme, un homme de Loi.

— Réintroduire la Loi, donc l'ordre, n'est-ce pas retomber au niveau du sacré ?

Pourquoi « donc l'ordre » ? La Loi et l'ordre ce n'est pas la même chose. Ou plutôt, « ordre » se dit en plusieurs sens. Il y a le sens de la cosmologie. Et il y a le sens de l'éthique, à quoi je me rallie. Les conceptions sacrales du monde ne savent d'ordre que « physique », « naturel », « matériel ». De l'autre côté, il y a cette idée magnifique d'un écart, d'une distance, entre le monde et son autre — La Loi — qui, seule, permet de structurer un sujet.

— Mais la Loi, c'est aussi le contraire de la liberté.

Non, c'est sa condition. C'est d'ailleurs ce que dit Kant, et après lui Kierkegaard. Freud aussi, à sa manière. Car enfin, de quoi s'agit-il ? De toutes façons, on est coincé. La liberté humaine est, de toutes manières, prise dans des réseaux de forces et de déterminations qui sont celles de la nature, de la société, de l'histoire. Je suis voulu, contraint, asservi à tous ces grondements du monde qui m'exécutent et me ligotent. Agent-agi, acteur impotent, pauvre fêtu emporté au gré des grands vents de nature, je suis, par principe, expatrié de moi-même, étranger à mon nom. De sorte que l'ancrage à la Loi est sans doute la seule manière que j'aie de m'exhausser hors de tout cela, de me soumettre à un référent qui me démet de toutes mes servitudes spontanées. Là encore d'ailleurs, il suffit de regarder autour de soi. D'écouter Eichmann par exemple ou les policiers communistes. Qu'est-ce qu'ils nous disent ? Qu'ils n'ont pas voulu cela. Qu'ils n'ont pas pensé ce qu'ils faisaient ni fait ce qu'ils pensaient. Qu'ils sont les serviteurs, bièmes et décervelés de la chose et du nihil. Bref que, dénégant la loi, ils n'avaient d'autre solution que de se fondre au cours du monde, d'en épouser les méandres, d'y abolir toute résistance. Je reviens à ce que vous disiez tout à l'heure : la Loi ou l'Ordre, et le choix est incontournable.

— Mais cette Loi, elle-même est dans l'histoire. Il y a un moment où elle apparaît.

Assurément, mais les prophètes juifs s'acharnent à penser la transhistoricité de cette loi. Certains textes, peu commentés, de la Bible, posent la loi comme une avant-veille du monde. Ainsi apparaît — ce qui n'existe dans aucune autre spiritualité —, l'idée de la Loi comme antérieure non seulement à sa révélation, ou à la création du monde, mais aussi à Dieu lui-même. C'est la métaphore du *reste*. Quand Dieu annonce l'holocauste pour son peuple, ou menace de détruire la création, reste cependant la Loi. Le pari sur la Loi, c'est l'idée que si le monde était frappé d'embolie, s'il ne restait rien de l'histoire, si la création était totalement pulvérisée, resterait, plus ancien que le monde, plus âgé que tout âge, ce principe même, la Loi.

C'est en m'appuyant sur ces textes que je prétends que la question même de l'existence ou de l'inexistence de Dieu n'est pas pertinente.

Propos recueillis
par Jean-Jacques Brochier

Dans le Testament de Dieu, vous dites à la fois être contre le sacré et trouver indispensable de revenir au monothéisme. N'y a-t-il pas contradiction ?

Absolument pas. Car le monothéisme, c'est justement le contraire du sacré. Une guerre harnée, inlassable, contre toutes les formes sacrées. Un effort millénaire pour désacraliser, désenchanter, désensorceler le monde. Je sais bien qu'on dit, un peu par là, que la religion biblique est une forme de sacralité comme une autre et que son Dieu vient, à son rang, dans la longue procession des divinités païennes. Mais en réalité, ce ne cessent de dire les Prophètes, ce que je emploie à démontrer à mon tour, ce que nous dit surtout toute la tradition juive, c'est que le Dieu biblique est parent de la Raison.

Droit, peut-être même de la Technique, et de tout ce qui substitue au désordre de la nature, l'ordre réglé d'un artifice ou d'une culture. Alors, je vous en prie, ne confondons pas. Assez de mythes et de mythologies, assez de romantisme et de mystère. Assez de ces fantasmes de retour à l'origine et aux cieux sourdes qui sont censées gouverner le monde. Moi, je hais le sacré. Le titre de votre méro — « le retour du sacré » — ne me concerne à la limite pas. Fils de mon Dieu, je : fiche éperdument de tous les retours sessionnels dont s'enchantent notre époque. riant sur la Bible, je prêche contre l'irrationnalisme, l'obscurantisme, le vitalisme. Et crois qu'il n'y a pas aujourd'hui de combat, résistance plus urgente.

A la fin du XIX^e siècle, cette résistance sautait par la rationalité, et n'avait pas besoin de retour à Dieu.

C'est possible. Mais je vous réponds prudemment que Dieu et la Rationalité ne sont si étrangers qu'on le croit : voyez toute la suite des prophètes bibliques contre le Baal. Deuxièmement qu'une éthique de Raison qui prive de cet ancrage en transcendance court toujours le risque de devenir idolâtrie, religion à son tour, la pire des religions, la plus néfaste des idolâtries : c'est toute l'histoire du collectivisme. Troisièmement, que la manière de fonder un Droit qui échappe à l'écueil de barbarie, c'est de le fonder sur le Dieu d'Un. Et puis enfin, n'oublions tout de même pas que la science dont vous me parlez, est aussi celle qui a permis les camps de concentration et les massacres industriels. Le scientisme aussi est un scientisme.

Ce Dieu unique, qu'il soit celui du judaïsme, du christianisme ou de l'Islam, c'est transcendantal. Or le sacré est aussi de l'ordre du transcendantal.

Non, non et non. C'est l'inverse. Lisez le monde. Lisez Durnézil. Lisez tout ce qui se dit aujourd'hui sur les cultures dites indo-européennes. Toujours la même chose : la confusion du monde et de l'esprit, le rabattement du ciel sur la terre. L'étreinte profane et du religieux en un panthéisme flou qui ne laisse pas la moindre place à la transcendance. Le sacré, ce n'est pas la transcendance, c'est sa forclusion. Quand on divise le monde, c'est qu'il n'y a plus de Dieu du

tout. Quand tout est plein de forces, de vies, de démons et de génies, il n'y a plus de place, plus de lieu, plus d'écart pour cette infinie distance où s'installe le Dieu monothéiste. Le sacré, c'est l'immanence.

D'ailleurs on l'a bien vu, très concrètement, dans les grands systèmes totalitaires. L'hitlérisme était un culte du sacré : c'était aussi un effort inouï pour abolir la transcendance. Le stalinisme sacralisait le Parti, la Révolution, le Chef : il n'eut point de pire adversaire, lui non plus, que l'ordre du transcendant. Et aujourd'hui encore, dans le sillage du romantisme, même démarche : contre l'idéalisme transcendantal des religions du Dieu Un, les matérialismes vulgaires, les vitalismes meurtriers qui ont tous ce point commun de décréter l'Être plein, fermé, sans excès ni dehors. La ligne de clivage est nette. Elle sépare les pensées de révolte — peu ou prou monothéistes — des pensées de soumission — presque toujours païennes.

— Comment expliquer alors d'une part l'échec dans le monde des religions monothéistes — c'est la mort de Dieu — et d'autre part, ce besoin, diffus, confus, qu'ont les gens de transcendance ?

Où voyez-vous un besoin de transcendance ? Là encore, c'est l'inverse. Les gens ne veulent plus du tout, non, vraiment plus du tout entendre parler de cela. Ce qu'ils recherchent confusément c'est plutôt de nouveaux systèmes d'immanence, des cosmologies générales, des retours à la Mère, mauvaise ou féconde. Incroyable lieu commun qui nous vient de Malraux : c'est vrai qu'il y a une religiosité diffuse ; mais vrai aussi qu'elle est obsédée d'un refus de transcendance. Disons les choses autrement : nous vivons à une époque néo-stoïcienne. C'est-à-dire naturaliste. Même si sa « Nature » prend parfois la forme de l'Histoire. Le marxisme est un stoïcisme où le concept d'Histoire joue exactement le même rôle que celui de Nature dans la physique grecque. De là ce besoin obscur qui est, lui, très caractéristique de l'époque : en finir avec la volonté propre, avec le Moi, avec cet étrange atome de subjectivité qu'a inventé le christianisme et dont d'aucuns nous annoncent l'imminente mortalité.

— Une telle analyse ne recrée-t-elle pas les conditions d'une guerre de religion entre la religion du Père et la religion de la Mère.

Je ne veux pas, je ne prêche pas la guerre de religion. Mais je dis — et c'est tout différent — que le XIX^e et le XX^e siècles sont l'enjeu d'une telle guerre, qui nous dépasse et où il faut intervenir. C'est un peu ce que disait Hobbes, et bien plus tard Nietzsche, quand ils annonçaient que les guerres de l'avenir seraient des guerres d'idéologies ou de croyances. Ils avaient tout à fait raison, à cette réserve près qu'il faut remplacer « idéologie » et « croyance » par religion. Voyez, là encore, l'hitlérisme : on n'y comprend rien si on oublie le formidable affrontement religieux dont un Rosenberg se fait l'écho. Voyez déjà Robespierre et Saint Just : tout commence là, comme l'a bien montré Dispot, — tout, je veux dire la guerre au monothéisme et son remplacement par des religions de la

terre, de la raison, de l'Être suprême. Bref je dirais volontiers que la modernité est partagée selon le clivage essentiel entre *matérialisme* (mère, matière et nature) et *patérialisme* (père, esprit et droit). D'un côté c'est des millions et millions de morts des charniers contemporains. De l'autre c'est la résistance héroïque aux camps de concentration, celle de Soljenitsyne, de Kouznetsov et quelques autres. Cette guerre de religion est donc le donné de notre époque : et il faut y choisir son camp.

— Il semble que vous donniez une image du monothéisme un peu pastorale. Le monothéisme, avec les moyens du bord, ceux de son époque, a quand même sur la conscience bon nombre de morts et de massacres.

Oui, bien sûr. C'est évident. Je n'ai jamais songé à le nier. C'est même là le fond du contentieux entre judaïsme et christianisme. Car il est clair qu'à partir de Constantin, peut-être même de Saint Paul, les choses commencent à se gâter. Clair même que Jésus, prophète hébreu, juif parmi les juifs, a parfois été un peu léger dans certaines de ses déclarations, un peu sectaire aussi. Mais, cela étant dit, il faut aussi relativiser les choses. C'est moins le christianisme qui a été meurtrier que la chrétienté, c'est-à-dire l'Évangile mis en institution, la Foi mise en lois, le rêve impérial qui, vite, s'est attaché à l'organisation ecclésiastique. Dans le *Testament de Dieu* je crois montrer précisément comment il n'y a pas de monothéisme qui ne soit bordé par l'écueil de son contraire, je veux dire la théocratie, l'idolâtrie, le rabattement païen. C'est très précisément ce qui se passe en Iran aujourd'hui.

Et puis enfin, ce dont je parle, c'est quand même le judaïsme. Et là, au petit jeu de la comptabilité des mérites, le monothéisme sort largement créditier. Il a à son actif la plus formidable résistance qu'ait connue l'humanité. Une résistance millénaire, celle de ses gueux à la nuque raide, au regard d'intensité tendu vers un ciel vide, qui n'ont pu ainsi tenir, s'arc-bouter contre l'Histoire, qu'en s'adossant d'abord au roc monothéiste. C'est ma famille. C'est la famille de tous ceux qui s'obligent à l'impératif de liberté. C'est les inventeurs, je l'ai cent fois dit, de l'idée moderne de résistance.

— On peut crâter le sacré de tout ce qui est négatif et mauvais, le monothéisme de tout ce qui est bon, justifiant ce qu'il y a de mauvais par ce « rabattement » sur le sacré. Mais il n'y a pas d'exemple où le monothéisme ne se soit pas engagé dans la mondanité, même si les jansénistes, par exemple, le regrettaient.

Pas seulement les jansénistes : tous les mystiques. Tous les croyants de Deus Absconditus. Tous les fervents du Dieu du tombeau ouvert au jour de Pâques. Et puis surtout, je vous le répète : il y a quand même un sacré exemple, celui du peuple juif, celui de cette spiritualité tout à fait singulière qui jamais ne s'est incarnée en structure de pouvoir ou en fixations mondaines. C'est ça l'essentiel du message biblique : la séparation radicale de Dieu et du monde. L'exil de Dieu et l'exil des hommes. L'inouï tension, l'infinie voussure